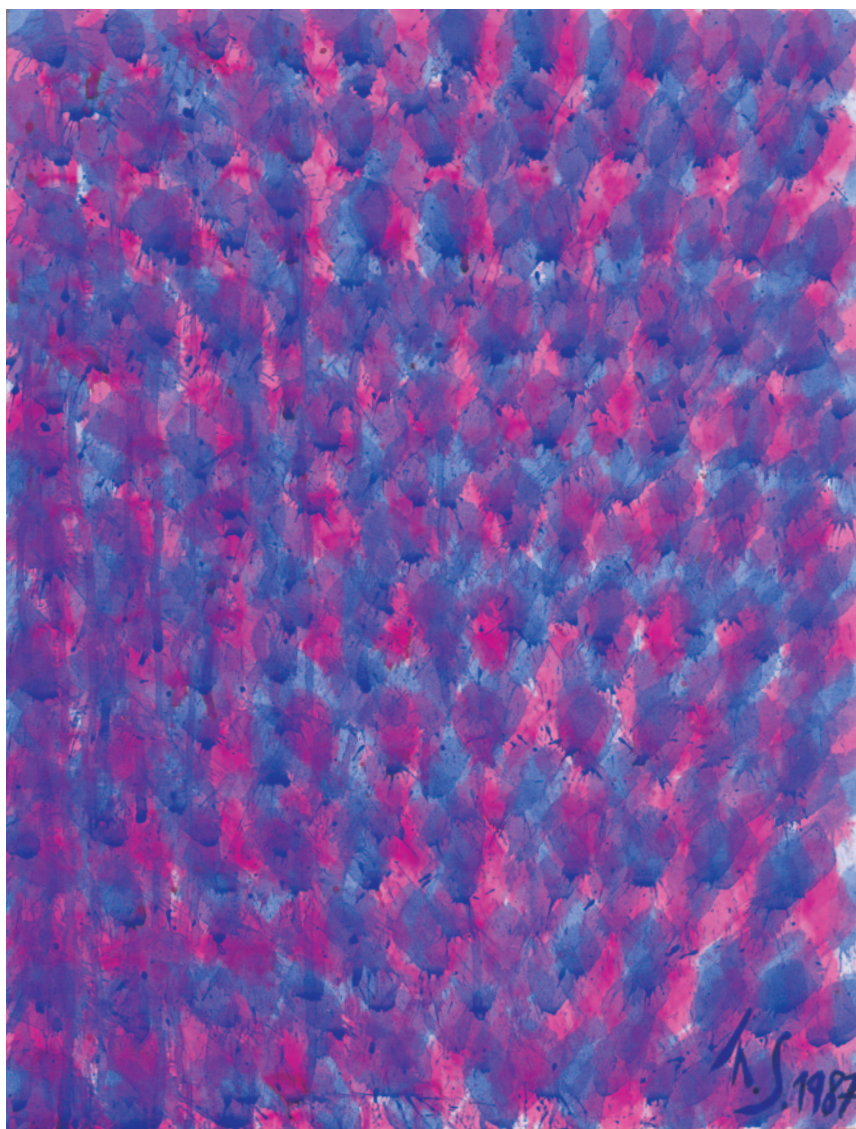


MICHEL SICARD
L'offrande à la vague



Michel Sicard, *Avancée crépuscule*, 1987
acrylique sur papier marouflé sur toile, 65 x 50 cm

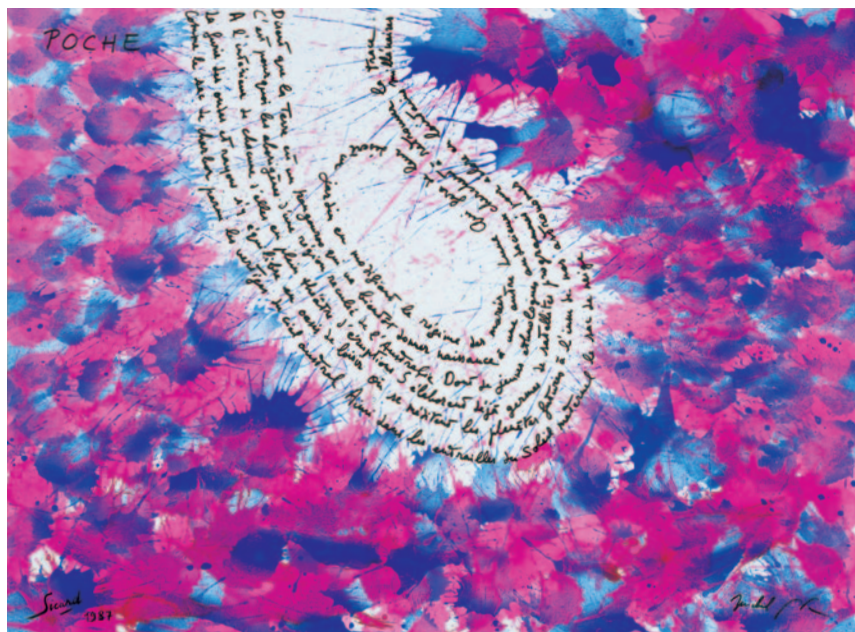
Le soleil haut
traits hauts
yeux rouges
et loin très loin
sur mer d'oubli
la bouteille ivre
vide bercé
sans fin
la jouissance
au nul message

L'oiseau des mers
sur la vague du temps
picoreur d'échos
avant coureur des volcans
avant que l'autre oiseau
l'oiseau des inquiétudes
des turpitudes des vicissitudes
l'oiseau hurlant
comme un roc
déchiré d'écume

Halte-là
là est l'hésiter
la pause avant l'assaut
la lassitude
là est le haut perché
au sursaut d'une crête
avant déferlante
là est l'être-là
en suspens en ballot
entre deux ah
entre deux hauts
effort pour se souvenir
simplement de la vague
à la vague crépitée
son devoir de mémoire

Le raffiot avec ce boc
à la poupe
ce bec rapeur
effritant mâts et marées
lui seul ce bec
sait sans dire
sécateur de l'avenir
combien de secondes

Je n'écoute pas
je sonde
je ne vois pas
je m'imbibe
à la clarté lunaire
jusqu'à ce que tout devienne
mâts phosphorescents
carrelets et carêmes
comme pointes de lance
je ne palpe pas je gémis
à chaque oursin
ou coque à la raclure
arrachés au passé qui scintille
entre miroirs blanchis et marelles
aux rais des volets
à la senteur à la criée



Michel Sicard, *Poche*, 1987
 acrylique sur papier marouflé sur toile, texte manuscrit de Michel Butor,
 57 x 77 cm

Écoute-moi Pégase
ou cheval d'enfer qui
écoutes aux portes de l'en dessous
que le vent déporte et ourle
écoute les échos des travées
qui descendent aux palais d'eaux
plus mortes que les dents des cavés
plus vives que les éclairs de gorge
là les ailes bigarrées
émergées de la semence



Michel Sicard, *En marge*, 1992
livre de poèmes avec Michel Butor, Paris, Orte éditeur
dessin original pour le tirage de tête n° 14 / 50, 13 x 19 cm

Avant vivre

Attendre que le jour se lève
attendre que la faim vienne
attendre que le premier mot
du premier poème vienne
son vol d'insecte zigzaguant
entendre que les gouttes tombent
déchiquetant les façades grises
attendre que le vent balaie les nuages
attendre que la lumière soit au midi
pour enfin terrasser son ombre
attendre l'heure du repas réparateur
pour lamper quelques gouttes d'univers
chaleur de lave gaudriole
attendre l'heure de la sieste sirupeuse
qui profile son voile vespéral

dans les saveurs orientales
attendre que viennent les rêves de gloire
grands sauts et chevauchées
attendre le désir insinué entre faim et soif
entre hoquets et reflets
entre bricoles et cabrioles
attendre que les bruits calment leur meute
attendre les roseaux frémir dans le vent
sans parole ni musique
attendre l'indistinct message
entre loups et chiens bleus
attendre premier rayon de lune sur glace
inondant cœur de mélodies
attendre le désir qui vient dans un lit vide
qu'il s'inonde de vagues
à l'orée des rêves herculéens
attendre le roc sur l'éclat du verre
entre rire et sanglot
entre orage et pavane
attendre le sommeil indécis
entre espoir et charogne
atteindre la limite édentée des sommets
où plus rien ne vient



Michel Sicard, *Le Sens de la répartition*, 1998
encre de Chine et acrylique sur papier chiffon, 33 x 25 cm

L'enseigne de la beauté pourchassée

L'atelier l'atelier rêvé
déjà foré par eau frayante
piètres solins triste musique
sous le toit tu espères
tes encres se dissolvent
et la jouvence de tes joutes
débilité du matériau
plus que l'esprit ramié
les araignées ne se prononcent pas
en leur art corporel
leur toile clairvoyante
même le soir se défait
ses fruits insondables
sur le glacié des libertés
violence aux écrasés
au nul n'y goûte

Temps d'orage

La présence des éclairs n'abolit
en rien la distance
grande veneuse d'oubli
tu chasses parmi les renardes
des ombres carnassières
ses ongles sont très purs
ses dents déjà autel
pendant que le blé geint
et l'avoine s'affole
le net nous rend le cœur
aux mains l'hydre de la glotte
loin roule et toupille
vide la chambre au vent nu
quand roucoulaient les pierres
diseuses d'aventures
aimant obstinément
la foudre avide éparse
sans domaine

L'exécution

Il y a des matins sans poésie
comme des poésies sans matin
pour les journées affreuses
des affres sans offrandes
simplement pour mourir
à trois heures tapantes
sans espoir de sauver
ni rien ni personne
qu'un peu de poussière
contre un mur

Le nu éperdu

Le vent jette la neige aux yeux plus qu'il n'ensemence. S'estompe la buée d'esprit. Tu es clair, comme le vent clairvoyant, porté par la lumière. Toute écorce est un mât de fortune, perdu dans le déluge des songes. Je n'ignore pas que la vie doit aider à vivre. Mais plus elle passe, plus elle s'éteint. La radiance des choses monte et salue au balcon. Tu es un dictateur déchu, sans pouvoir ni repaire. Elle seule sait ta cache, qui te partagea à chaque carrefour, pour l'inaperçu, la connivence. Les arbres s'agitent comme la gent sédentaire, avec branches et racines, esquissent ponts et courbettes. Moi, je vole comme le pollen. Qui cernera mon domaine? Les formes ne sont rien. Seul le désir importe.

La gloire de Sacher-Masoch

Lui qui supplie
elle s'incline
lui si frêle
elle perdue dans la beauté
intouchable obscure
riante de Vénus qui inspire
le frisson la caresse
imprévue suave
rivalité de dominations
lui fracassant l'image
parentale elle offerte
figée dans l'incurable
pose du néant
végétale animale
l'image pariétale
père mère et frère
les bisons le couteau
auroch de chair mentale
immeurtrissable
lui lumière

Extase de la couleur

Explosion, de jaune sur éclats de porphyre, d'améthyste, de turquoise, rafales de soleil dans l'avancée des batailles terrestres, chars antiques ou des modernes assauts, ou sur les mers embrumées balayage des radars cherchant navires adverses, batailles de phrases jaunes, rouges, houlées d'hurlements vifs, déchiquetées comme falaises d'Estérel ou Calanques de Piana, ou Baie d'Along, toute une géographie colossale, proche et lointaine, jusqu'à ourler de felouques les ports ensablés d'autant dans l'aveuglement d'une circulation intense, dont on ne voit plus les gréments, mais qui n'a fait que grandir, exaltation, vitesse, garder le rythme de la pulsation centrale, qui cherche et perçoit avec mesure, sous les frémissements du pont et de la coque le cœur générateur de mouvement, de battement, comme ces étreintes et ces spasmes qui redisent l'astre pur dans une variation colorée que les femmes et les prêtres savent si bien mettre en scène sans l'enfouir dans une transcendance glauque, ivre de vin et de gin, danseuse qui virevolte comme à la pavane, dans des faisceaux de rock et de rap.

*

J'écris les taches comme elles viennent, bulles d'air crevant surface, ivres d'éclatance dans le désert des mots, une fine qui rêve à sa voisine si grave comme la note tenue qui passe les mesures, peut-il y avoir une limite à l'espace, seulement l'éclat et le saut, avec ce reliquat de matière qui fuse en flèche rasante, loin, si loin, comme pour indiquer la grandeur de l'espace incentré, sans nœuds ni points cardinaux, jaune désert, ou rouge éclair, sang ou bleu, mer avant l'assèchement, miroitante, une araignée qui lance loin sa toile de son pet gigantesque, improportionné.

*

Avant la tache était l'accident fatal, la salissure brisant l'enchantement in perfecto, le hasard qui tue net comme un impact de balle, avec morceaux de malheur, éclats, éclats, poussière et absence dans le trou béant, rêvait à d'obscur passages comme les boyaux d'un gouffre, ou un viol, la foudre sur le plus bel

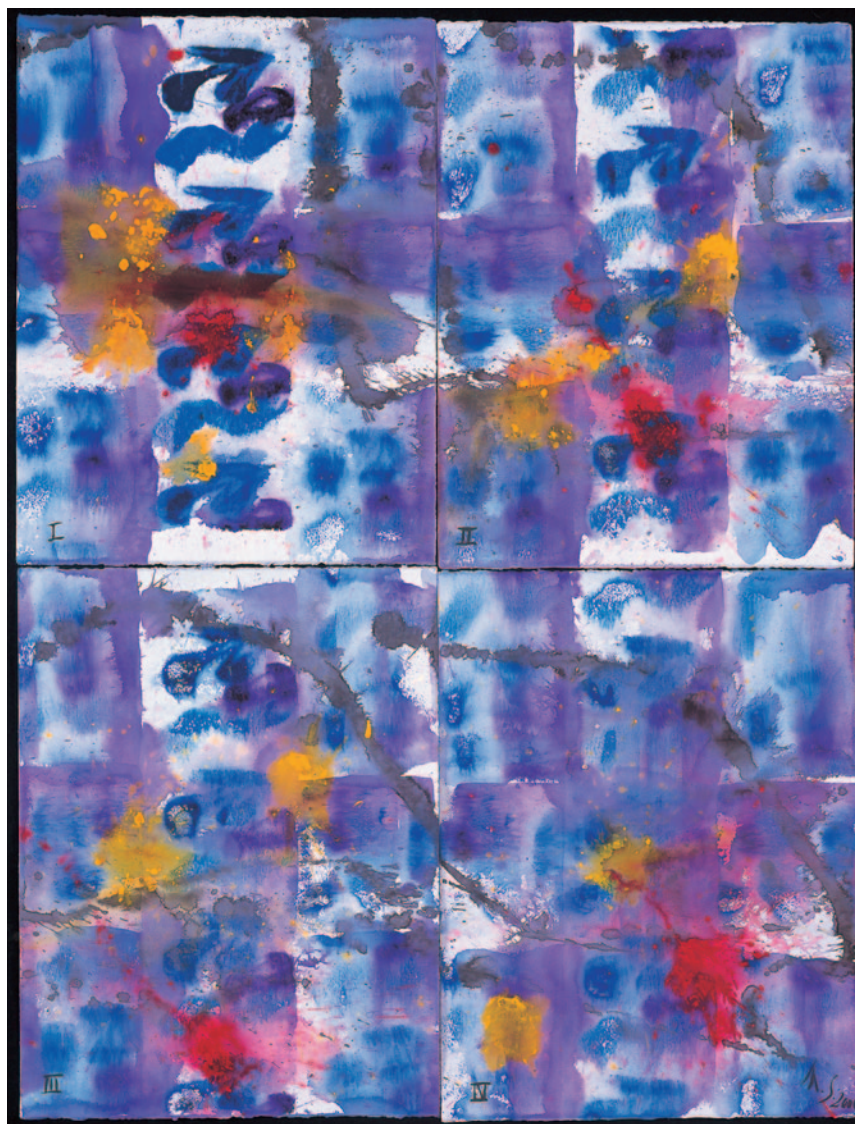
arbre dont il ne reste que couronne de sorcière, est-ce la vie qui geint, ou la peur jouant tours, chevauchant ravins et talus dans l'orage, ce petit cataclysme élémentaire dont les habitations nous sauvaient avant même que la ville ne vienne de ses doigts délicieusement lovés glisser sur ponts et artères ses caresses.

*

Aimer ce retour au choc élémentaire, Icare tombant, se relevant de son explosion, avait-il imaginé la suite, le terrain retrouvé sous une autre forme que cette mer engloutissante tel le plongeur trouvant une cité marine dont les îles sont les bijoux quintessents, rehaussés de palmiers et d'organdis où des syphides nues s'enroulent savamment dans des lianes pour se forger l'écriture de la langue amour, avec succion et salive, et glissement en tout genre, comme si le serpent était la marque d'un signe incertain, toujours reformulable, impossible modèle de notre langue même, séquée, explosive dont on cherche les écailles pour se composer une glissante peau.

*

Une tache lancée désigne sa suivante dans l'appel qui la suit à complément, accroche, ah ces vecteurs vibrants qu'aucun calcul n'approche, ni les marines sinusoïdes, ni les tangentes hyperboles, ni même les fascinants plis ou les papillons, avides de relief, de drame, un pas, un pas intérieur me lancine, inénarrable, cette houle qui bat aux confins, vers les déserts qui l'eau un instant charbonne, avec ses coquillages gelés dans la pierre et que découvrent les gamins dans le secret des ruines comme l'énigme de temps suspendu, ces roses des vents qui jettent les bases compliquées d'un impossible et indescriptible temple, alors que la vérité est dans le grain qui fuit, qu'aucune forme ne taraude sinon le vertige de la matière néguentrope rendue à sa fuite et son énergie, avec des lacs pour se reposer, des sargasses pour se perdre et des trous noirs pour ramener sur le rivage de sautillants poissons de lune.



Michel Sicard, *La Ruée vers l'or*, 2000
acrylique et encre de Chine sur papier marouflé sur toile, 130 x 100 cm
(sur quatre châssis)

Le scribe

Il veut, il va écrire, c'est comme s'il écrivait déjà, geste lancé, planant dans la nue, devant ses yeux glauques, remplis de taies, sur le bleu du matin, ah! la nuit des temps létaux qui s'inverse, luisance, luminescence, lactance, rémanence, permanence, moutonnement des mèches au dessus de la mer, mijotement des marmites sur les mastabas, effluves des mazagrans, masses avançantes des mammouths maliques, maléfiques, mirifiques peut-être, myriade de miasmes, non main, main mimant mer qui monte, matrice minuscule,

– serait-ce écrire, cette minceur qui fuit l'horizon comme poulpes, méduses, marsupiaux, mollusques, se peut-il que le signe gravé capte ce qui toujours échappe aux doigts effilés du scribe, fils, fibres, filoselle, fientes, fibules, fistules, le funambule des mots ouverts couverts arrêtés sur cette cursive, comme une passerelle au-dessus des flots où nous ajouterions tous les jours une latte, une lame à l'âme, violons le soir,

– mais la passerelle, serait-ce le mot fusant, ou la ligne filante, libre? lige? délits des lits entrouverts qui bruient aux amours mâtines, ne peut-on aimer d'éternité que dans le privatif, amertume des passades, à moins que ce ne soit la mort qui recule devant le signe infime, la première lettre capable d'effacer cent mille ans de solitude, ou l'intime timidité de la femme qui se fige aux regards, entrant dans l'arène du désir, saluant, s'offrant, la mort tenue en bride, du bout des lettres, pendant que la voiture cahote aux mancelles de la vie,

– le timing pétrifié de la ligne serait au temps ce que l'aiguille est à l'horloge, ce que la loge donne au lancier du futur qui percute de son poids le pont-levis des siècles, peut-être que la pointe de la flèche est seule ce qui vole et tue alors que la hampe serait ce qui demeure et sauve comme ces bras qui se tendent dans les batailles, perdus, éperdus, profus, tels des tuyaux d'orgue qu'un grand vent aurait éparpillés sur le sable des recommencements,

– le scribe serait aussi seul qu'un guerrier poussant sur l'amoncellement des corps emmêlés comme vagues, mouton-

nements mouchonnements multiples, comment saisir une vague de chair, de la chair du temps, temps des blasons sans secrets, sinon par ces courbes mamelonnantes, mannes miaulantes, refluentes, émiettantes, les hyènes et les jaguars guettent, jusqu'à la rocaïlle, comme si le langage cherchait la bordure, l'ourlet qui baise de son sel les babines des rochers travaillés par la masse des marées montantes, mouvantes, avec mouettes et échos, rires à satiété, marmonnements, maroulis, murmures,

– aimes-tu? comment peut-on aimer une vague, corps fuyant, fluent, insaisissable, saisir sa taille enguêpée qui vrille et tourne sa robe dans un dédale interminable qui n'est plus vague mais spirale, gouffre amer sur la nappe du monde, tombant aux antipodes, avec mixte zébré avançant vers le dard pôle, sexe et monument confondus, alors que le sublime est à prendre dans chaque instant serpent que sa courbure rapte,

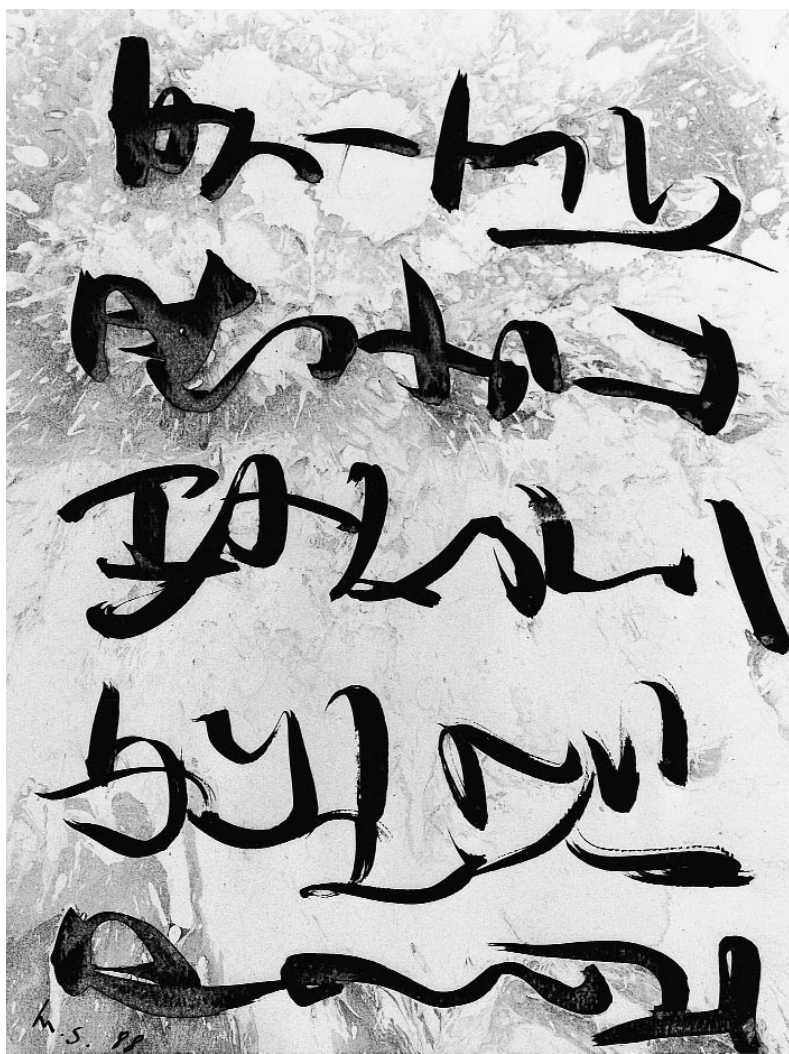
– milliers de vibrations, lignules, ligules, vers qui vibrent, mille et mille plis, suppliques ou moues amoureuses, coureuses, amusantes musiques qui musent et cliquent sur la fenêtre des tempos aquarillés, avec fanfares de têtards et d'esturgeons, fissures dans la fouinerie des strates que le scribe contient, lui comme une digue à la poussée des rives,

– rixes, ne retenir que celle qui va de ça à là, de ça à ça, de moi au toi, au toi si profond que la mutinerie gaélique et euphratique n'apporterait rien de plus à cette valse mélancolique antique telle de Ruchiouk la dansa une fois, ah le venin des dieux, qui a vénéré la beauté pestiférée que l'écrivain mendie de son nord venu, ô mère grecque poursuivie loin l'Égypte belle moureuse, déhanchée, à pleins seins de soie, serpent sursois,

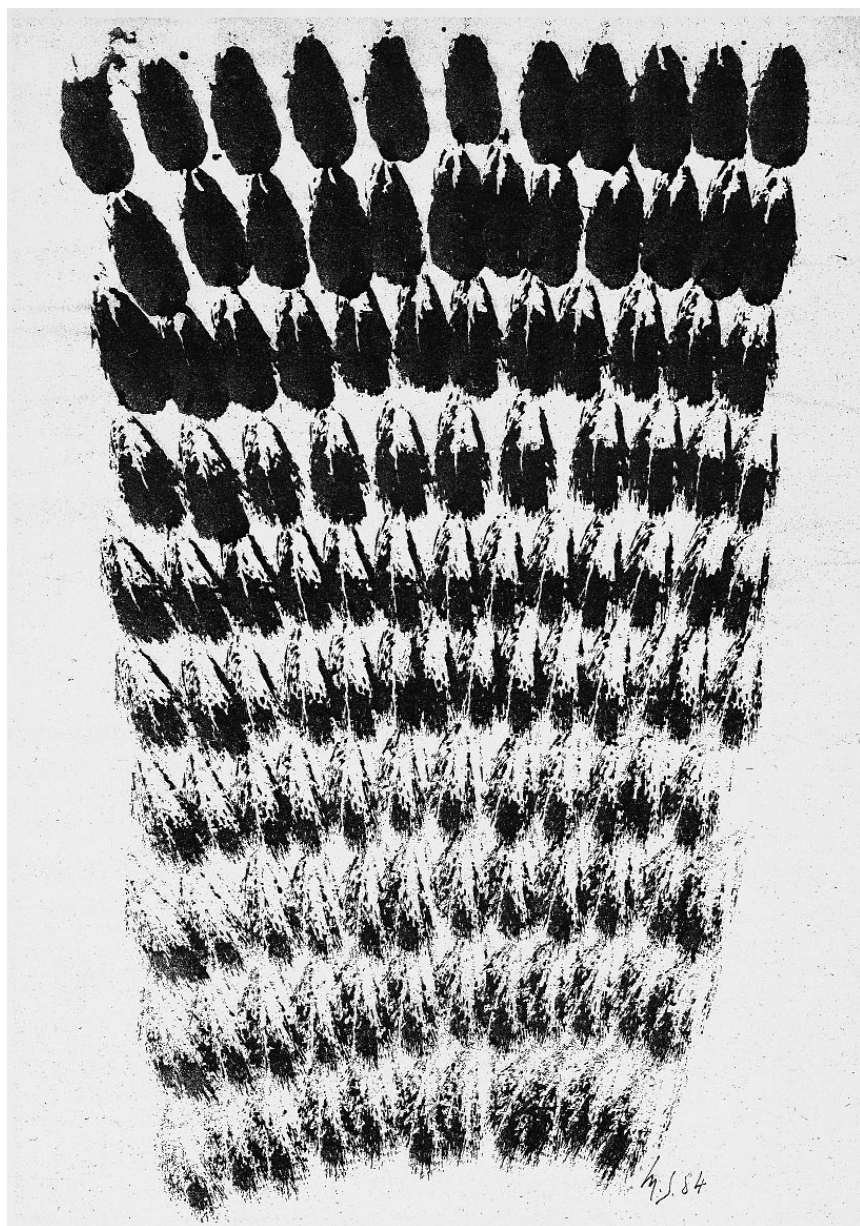
– il écrit le scribe, mais ce scribe qui écrit qu'est-il? qui est-il? un mot, un cri, il crie par la main le langage des femelles en gésine, sueur, gestic, non plus mots mais courbes encourbanées, de tourbes enlacées aux ans enturbanés et dénudés devant le rimoir mer, le miroir chair, qui superpose l'élan au meurtre, l'évidement, le dévêtissement, et le corps plein d'orgasmes qu'aucun angle n'interrompra dans sa coulée de

spasmes, mourant moteur mellifique, main emmédinée aux
voiles des tentes, dans la ville des souks et bordels, quolibets,
colifichets, fioles et babioles,
– le scribe qui sut écrire d'un geste net l'amour des mondes.

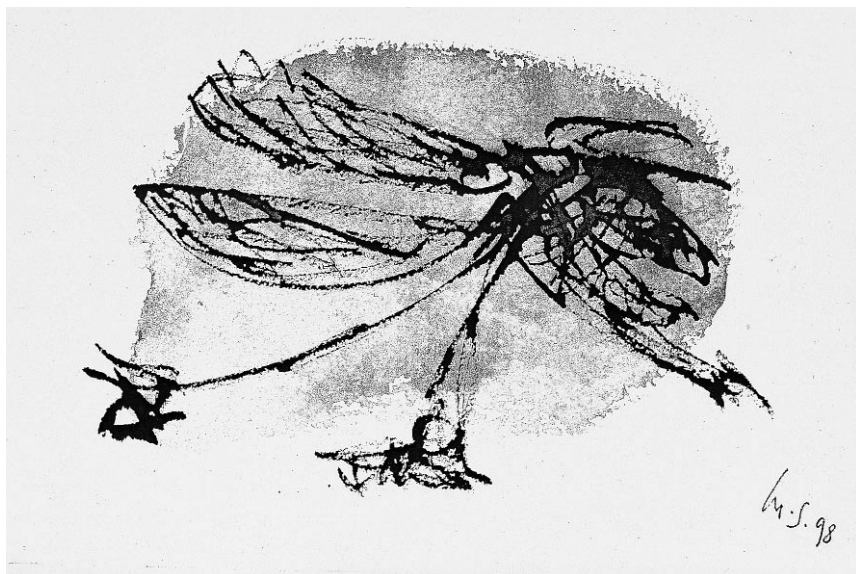
Michel Sicard



Michel Sicard, *Graphie débridée*, 1988
encre de Chine et lavis sur papier, 31,7 x 24 cm



Michel Sicard, *La Marche des arbres*, 1984
dessin à l'encre de Chine sur papier Japon, 44 x 29,8 cm



Michel Sicard, *Insecte écrivant* et *Insecte cherchant*, 1998
dessins à l'encre de Chine sur papier, 14 x 21,8 cm



Michel Sicard, *Coups d'éclats*, 1999
encre de Chine et lavis sur papier canson, 65 x 50 cm